

pas duré un demi-siècle dans le Nouveau-Monde » (28). Il déplore qu'on ait « habitué depuis l'origine des colonies, les femmes blanches à ne point voir des hommes dans les esclaves » (59), condamne « la dureté de certains colons », et montre de la compréhension pour « le sentiment naturel de l'indépendance [qui poussait] les nègres à la fuite » et entretenait chez eux « le désir et le besoin de briser leurs chaînes » (27).

De même, les tensions entre les colons et le pouvoir lointain, qui prétend diriger en toutes choses une vie dont il n'a qu'une compréhension imparfaite et parcellaire, est mis en évidence dans la narration et la situation des Créoles dépeinte avec une sympathie certaine. Si, comme de bien entendu, la figure « paternelle » (157) du roi reste protégée de toute critique, ses représentants ne le sont guère. À travers le ballet complexe auquel s'adonnent tous ces personnages assoiffés de pouvoir ou de liberté – « ce chassé-croisé de tous nos personnages » (144) – apparaît l'esquisse d'une société instable, tiraillée entre des valeurs et des intérêts rivaux. Ce roman, malgré son genre maintenant bien daté, se lit encore avec plaisir et fait voyager le lecteur dans une époque et dans des lieux reculés, théâtres de drames trop humains, qui valent le détour.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Saunière, Paul. *Les Chevaliers du saphir*. Paris : L'Harmattan, collection « Autrement mêmes ». Présentation de Barbara T. Cooper, 2023. 2 vols, 236 p. et 270 p.

De la foule de romanciers populaires qui ont nourri les journaux de leurs feuilletons à partir des années quarante du dix-neuvième siècle ne subsistent plus de nos jours que quelques noms emblématiques. Alexandre Dumas père en premier, qui depuis sa panthéonisation a entrepris le chemin qui mène à la consécration littéraire, au-delà de toute étiquette. Eugène Sue, l'abondant et généreux créateur des *Mystères de Paris* et de tant d'autres romans dont les thématiques sociales lui ont valu d'être considéré par certains milieux de gauche comme un ancêtre guère à mépriser (François Mitterrand lui-même ayant préfacé une réédition de ses *Mystères du Peuple*). Sans oublier Paul Féval, dont *Le Bossu* surnage encore, unique sommet survivant d'un vaste continent romanesque enfoui d'une richesse surprenante. Et puis quelques autres, considérés à tort ou à raison de moindre envergure, comme Ponson du Terrail, ou dont l'œuvre se prête tout particulièrement à l'adaptation cinématographique, ainsi que Maurice Leblanc et son Arsène Lupin, qui connaît aujourd'hui un renouveau d'intérêt grâce à une série Netflix qui en emprunte au moins le nom. Mais parfois, grâce à l'initiative de chercheurs spécialistes et d'éditeurs aventureux, on peut s'offrir le plaisir de découvrir quelques perles totalement oubliées, dues à la plume mercenaire, mais pas pour autant dénuée de talent, de quelqu'un de la légion de prolifiques écrivains dont les œuvres concurrençaient à leur époque les romans des quelques créateurs que l'histoire littéraire n'a pas entièrement négligés. C'est ainsi que Barbara T. Cooper repropose, dans la collection « Autrement mêmes », où elle a déjà recueilli plusieurs pièces traitant de questions raciales et identitaires, un bon gros feuilleton, datant de 1869, d'un écrivain fort connu et apprécié de son vivant, Paul Saunière. *Les Chevaliers du saphir*, il faut le dire d'emblée, n'est pas un chef-d'œuvre du genre, mais son intérêt, guère négligeable (en dehors de sa thématique, dont nous parlerons, qui lui vaut d'être récupéré ici), vient justement de sa nature de création marquée au fer rouge par l'esthétique du genre, qui constitue une sorte de petite encyclopédie des lieux communs des mélodrames qui faisaient la joie du lecteur moyen de son temps. La structure du roman se développe avec une insouciance totale et rafraîchissante pour toute prétention, même purement formelle, à la vraisemblance. « Il y a dans notre rencontre quelque chose de trop providentiel » (vol. 2, 191), s'exclame à un moment donné un personnage dépourvu de tout sentiment du ridicule,

sans se douter à quel point il minimise. Et en effet, le destin des personnages – de *tous* les personnages, sans exception – se déroule dans un cadre miraculeusement rempli de hasards étonnants, qui, comme le veut le dicton, font bien les choses. La loi d'airain de la physiognomonie règne sur les descriptions des acteurs, le menton plus ou moins prononcé, ou plus ou moins discret, indiquant sans faute le degré d'énergie et de détermination de tout un chacun. Paris, capitale du dix-neuvième siècle comme on le sait, fournit le cadre de l'action, ce qui permet au lecteur de visiter ses bas-fonds, soit accompagné d'une dame charitable, rappelant furieusement la Marquise d'Harville des *Mystères* de Sue, soit en découvrant des cabarets style « tapis-franc », où, faute de manger des « arlequins », on boit des « tremblements » à dix sous et on jaspine l'argot.

Octave, le beau jeune premier de service, athlétique à souhait et nanti d'une « tête de demi-dieu » (vol. 2, 103), a le malheur d'être orphelin et d'ignorer totalement l'identité de ses parents (il n'est d'ailleurs pas le seul du roman, son meilleur ami étant dans le même cas que lui et ayant été abandonné, comme par hasard, en gros en même temps et presque au même endroit). Comme l'Antony de Dumas, il reçoit régulièrement une pension mais ne sait pas de qui elle lui provient. Toujours comme Antony, il calme de sa poigne de fer des chevaux emballés et sauve un personnage renversé par un attelage. Malheureusement pour lui, il ne s'agit pas cette fois-ci d'une gente dame en détresse, mais bien du comte de Camaïeux, cerveau (pervers) de la société secrète de malfaiteurs qui donne son titre au roman, et dont on peut affirmer qu'« il était un danger occulte pour la société » (vol. 1, 205). Danger que pourchasse par ailleurs un détective privé avant la lettre qui évoque des personnages équivalents d'*Une ténébreuse affaire* de Balzac. Les « Chevaliers du saphir », objets de son enquête, sont un reflet en demi-teinte des « Habits noirs » de Féval, même si Camaïeux, tout dépourvu de scrupules qu'il est, n'atteint pas aux sommets de perfidie du colonel Bozzo-Corona de févalienne mémoire, et limite dans cette intrigue ses ambitions à un cas de détournement d'héritage.

L'héritage, néanmoins, est considérable. Et les stratégies mises en œuvre pour s'en approprier mènent l'intrigue tambour battant, même si le lecteur peut légitimement se demander comment diable certains personnages arrivent à ne pas voir, à ne pas comprendre, à même ne pas vaguement soupçonner, les buts pas si occultes que cela qui motivent les méchants et les liens familiaux, pourtant si faciles à deviner, qui unissent l'orphelin et ses parents, longtemps séparés par les aléas de la vie en général, et par les préjugés raciaux en particulier.

C'est en effet la question du préjugé racial qui sous-tend le fond de l'histoire, et qui justifie l'inclusion de ce roman dans la collection dans laquelle il figure. Le héros, Octave, est – ainsi qu'une note de bas de page le fait très pertinemment remarquer – un *octavon* : il a un huitième de sang noir. Sa mère, fort belle « créole », un quart. Sa mère à elle, dont le destin funeste se règle dramatiquement dans le premier chapitre du roman, est une esclave, dont la beauté a fait la compagne de vie de son maître, en dépit du « préjugé qui existait alors et qui subsiste encore, quoi qu'on en dise, le mépris instinctif des colons contre la race de couleur » (Vol. 1, 144). Tous et toutes (y compris d'autres personnages, d'un bord ou de l'autre) ont échoué ou se sont retrouvés à Paris à la suite de la guerre de sécession américaine. Le message moral de l'ouvrage ressort clairement : le « préjugé barbare » (Vol. 2, 217) du racisme doit disparaître. S'attèlent ici à cette œuvre nombre de personnages admirables, dont particulièrement la mère d'Octave, Jenny, belle grande dame courageuse et énergique, qui soupire à un moment donné : « Si seulement j'étais un homme... » (Vol. 1, 173), mais n'a en réalité rien à envier à la gent masculine.

Une introduction longue et détaillée passe en revue la carrière de l'auteur et offre une analyse fort pertinente du roman et du rôle qu'y jouent les divers personnages, qui relève notamment comment le roman éclaire des sociétés « de part et d'autre de l'Atlantique en pleine mutation » (XV), entre les bouleversements du Paris haussmannien et ceux d'une

Amérique qui se relève d'une longue guerre fratricide. Deux annexes offrent également des articles nécrologiques concernant l'auteur et quelques brefs comptes rendus de l'ouvrage, parus dans la presse de l'époque.

Fort agréable à lire malgré (ou en raison de) sa nature de feuilleton extrêmement typé, centré sur un des clichés les plus connus et usés du genre, la recherche par un orphelin de son identité, *Les Chevaliers du saphir* montre également cette capacité remarquable de la narration populaire d'arriver à mettre en scène et en question dans ses intrigues l'actualité de son temps et les notions politiques et sociales qui l'agitent. Notions et idées qui agitent encore en partie le nôtre et qui font donc de ce roman une petite découverte aussi sympathique qu'utile.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Lécroart, Alexandre. *Les écrivains décadents et l'anarchisme. Une tentation fin de siècle*. Paris : L'Harmattan, 2023, 195 p.

Le lieu commun habituel chaque fois qu'on entend mentionner les liens entre le symbolisme, ou le décadentisme (termes difficiles à départager) et l'anarchie, est que le vers libre de Mallarmé serait l'équivalent poétique des explosions des poseurs de bombes. L'inanité de l'équivalence n'est plus à démontrer et, bien heureusement, ce n'est pas cela que veut prouver Alexandre Lécroart dans son ouvrage sur *Les écrivains décadents et l'anarchisme*. Ce serait même, dans une certaine mesure, le contraire ou peu s'en faut. Il est indubitable – la production critique sur le sujet étant déjà très considérable – que les écrivains de la fin de siècle ont ressenti une attraction confuse mais forte pour les idées à la base de la philosophie, et surtout de l'activisme, anarchiste, qui pendant un bref instant parut sur le point de déboulonner le monde de ses bases. Il est indubitable aussi – la question ayant déjà fait l'objet de bien des analyses – que cette fascination, de très courte durée pour la grande majorité d'entre eux, relevait essentiellement d'une méprise. Le fait d'avoir les mêmes ennemis (la bourgeoisie crasse tout d'abord) ne garantit pas qu'on partage des sensibilités identiques, ni une vision commune de l'avenir de la société et accessoirement de celui de la littérature. Dans certains cas (pensons à Adolphe Retté et à Léon Bloy, mais ils ne sont guère les seuls) l'adoration ou la détestation de l'anarchie ont conduit strictement au même but : la (re)découverte d'une foi acritique et réactionnaire à souhait, soutien de l'ordre moral et des institutions. Dans d'autres – la plupart – un passage rapide dans les rangs libertaires avant que ne s'abatte sur le mouvement le couperet des « Lois scélérates » a fourni à certains écrivains l'aura vaguement rebelle qui fait chic, et permet des succès dans les salons utiles pour la carrière. Parmi les romanciers se trouvant dans ce cas figure l'un de ceux principalement traités dans cet ouvrage, Paul Adam, le chantre de la « Force ». Les anarchistes avaient beau se considérer une élite (sociale) : ils estimaient que le concept était passible d'être élargi à l'humanité entière ; les écrivains, le plus souvent, considéraient que comme élite, la leur et celle de leurs amis était la seule possible, et que le reste du *vulgum pecus* n'avait qu'à s'accommoder de leur mépris.

L'ouvrage explore donc la décadence, considérée « en tant qu'imaginaire structurant de la fin du XIX^e » (20) et pont idéal entre les écrivains et les militants. Un paradoxe émerge rapidement : la décadence est imbue de pessimisme historique, alors que les révolutionnaires, s'ils désirent maintenir un minimum de crédibilité, se doivent de montrer une dose congrue de foi dans le progrès. On peut aussi s'arranger pour passer d'une attitude à l'autre à jours alternés, si les contradictions idéologiques et philosophiques ne dérangent pas trop. On aura ainsi « un engagement protéiforme, où le nihilisme le plus froid côtoie des sursauts d'optimisme révolutionnaire » (28).